

COURRIER DES LETTRES

A PROPOS DU PRIX DU SUPER-ROMAN

Nous avons reçu récemment — et publié —
ce communiqué :

Le prix bi-annuel de 800 francs dit Prix du Super-Roman sera décerné le 8 juin par un jury composé de MM. Vincent Hyspa, G. de La Fouchardière, Curonowsky, Jean de Gourmont, Charles Derennes, Léon Deifoux, Georges-Armand Masson, Robert Dieckhoff, Tristan Derème, Marcel Rouff et Maurice Dekobra.

Ce prix a ceci de particulier qu'il doit être décerné à l'unanimité des voix. On cite parmi les auteurs retenus : MM. Henry Bord-aux, Henri Béraud, Gaston Picard, Henri Seguin et Sylvain Bonmariage.

A ce propos, comme nous demandions hier à Tristan Derème, qui revient de ses montagnes, ce qu'il pensait de ce jury auquel il appartient :

— Le sur-jury de l'hyper-prix du super-roman, nous dit-il, c'est par les courriers littéraires des journaux que j'ai appris son existence qui me paraît tenir de la fiction.

Et, prenant une feuille de papier, il me tendit ces vers :

Derème revient d'exil,
Mon cher Treich, et Palguazil,
Le Camisard et le Treize
Et quelques autres encor,
Dont la prose fait notre aise,
Vont comme sonnant du cor,
Grande ouverte la fenêtre,
Pour qu'un peuple se pénètre
Qu'il importe énormément,
Puisqu'un jury vient de naître,
Qu'il lance un super-roman.
Super-roman ! Temps fragile
Et fort fol ! Quelle saïon !
Certes, on aurait bien raison
D'être un super-Virgile,
Un super-Balzac aussi ;
Mais, Léon, retiens agile,
Les voyez-vous par ici ?
Littéraires vélocipèdes...
J'aime mieux les près fleuris ;
Aux mains des superjurys,
Laissons les supersuïdoïmes.

Parions que le gagnant de ce super-prix
sera le fameux romancier Henri Seguin ?

LA QUERELLE DE LA N. R. F. — La querelle va-t-elle reprendre ? Il semble bien. Henri Béraud a répondu vivement, dans *Paris-Journal* du 30 mai, à une lettre de M. André Gide parue au *Mercury de France*, et dans *Comœdia* du 5 juin. Il analyse sans pitié les *Souvenirs de la cour d'assises*.

D'autre part, dans *Une heure avec Emile Henriot*, qui paraît demain aux *Nouvelles littéraires*, Frédéric Lefèvre note brutalement :

Il est étrange et désagréable qu'il faille aujourd'hui être pour ou contre André Gide. Cette atmosphère d'Affaire (et je songe ici à celle qui divisa

nos pères) n'est pas du tout favorable à un débat littéraire. Elle le vicie jusque dans l'établissement de la question. La position du débat en est faussée dès l'origine et il devient presque impossible, si l'on accepte d'entrer dans le jeu, d'apporter une solution juste puisque d'avance on a limité les solutions possibles. Or les solutions possibles m'apparaissent ici impossibles. En politique on peut, m'a-t-on dit, être pour ou contre quelqu'un ; en littérature, une telle alternative ne signifie rien. Je suis contre un mauvais écrivain jusqu'à demain, si demain il publie un bon livre. Quand, par surcroît, on se trouve devant un grand écrivain, l'un des plus grands écrivains d'aujourd'hui — et les adversaires de M. André Gide eux-mêmes lui reconnaissent ce titre — la question devient tout de suite plus complexe. On ne la peut résoudre que par des approximations successives et la recherche de nuances de plus en plus subtiles. Une atmosphère d'Affaire, une polémique de violences, n'est guère favorable à ces recherches ; elle dessert à la fois la vérité et la justice ; elle déshonore, en fin de compte, ceux qui s'y livrent.

Sur ce ton-là — et étant donné le caractère peu accommodant de certains des adversaires en présence — le nouveau débat risque d'aller loin.

Trop loin.

Léon Treich.

que le vice pimente. On est ensorcelé.

Intransigeant. 213 juin 24
Je reprends mon livre et le feuillette,
au hasard. Tiens, voici la dédicace
« A Henri Béraud. »

Il me plaît que Francis Carco ait inscrit ce nom d'ami en tête de son livre. C'est un hommage à un fier écrivain, c'est une offrande au plus loyal des camarades. Si j'avais, ces temps-ci, publié un roman, c'est également à Henri Béraud que je l'aurais dédié, pour lui manifester publiquement mon fraternel attachement.

Henri Béraud, durant ces derniers mois, a été en butte à la plus perfide des campagnes ; je ne parle naturellement pas des critiques, qu'il accepte sans regimber, comme nous les acceptons tous, mais d'une succession d'attaques sournoises, auxquelles il eut la naïveté de répondre au plein jour, comme le devait le polémiste qu'il est, si bien qu'il a pu passer, aux yeux de gens mal informés, pour une manière de rodomont, alors qu'il était, au contraire, le « bon gros » pris pour cible par toute une séquelle que gênent sa rudesse et sa plume sans complaisance.

Mais prenons patience... Et en attendant l'heure de rire, soulignons cette dédicace de Carco à Béraud qui unit dans un livre, comme dans mon cœur, deux noms que me sont chers.

ROLAND DORGELES